

DIOCÈSE DE MONTPELLIER
MESSE DE REPARATION POUR LES VICTIMES DE VIOLENCES ET
D'ACTES PEDOCRIMINELS

Cathédrale Saint-Pierre, Montpellier,
Vendredi 13 mars 2026

Homélie de Mgr Norbert Turini, Archevêque de Montpellier



Sœurs et Frères,

Ce soir, nous ne sommes pas entrés pas dans cette cathédrale comme d'habitude, mais avec gravité, avec honte, surtout avec des visages et des noms dans le cœur.

Des enfants. Des adolescents. Des jeunes. Des vies blessées. Des existences marquées à jamais.

Et nous savons que les mots sont pauvres. Que nos paroles, même sincères, ne pourront jamais effacer ce qui a été subi. Tout ce que nous pourrons faire, tout ce que nous ferons, ne sera jamais suffisant au regard du drame vécu.

Mais nous ne pouvons pas nous taire.

Dans le livre d'Ézéchiel, Dieu parle d'une profanation. « *Vous avez profané mon saint Nom.* »

Profaner, ce n'est pas simplement désobéir.

Profaner, c'est salir ce qui est sacré.

Or qu'y a-t-il de plus sacré qu'une personne ?

Elle n'est pas une propriété.

Ni un objet.

Elle est un mystère confié, un sanctuaire vivant.

Quand son corps est violé, manipulé, brisé, c'est Dieu lui-même qui est atteint.

Parce que cette personne est à son image et à sa ressemblance.

Parce que son corps est un temple sacré.

Parce que sa confiance est une terre sainte.

Oui, nous devons le dire avec force : profaner le corps d'une personne, c'est profaner Dieu.

Et lorsque ces crimes ont été commis par des membres de l'Église, lorsque l'institution n'a pas protégé, lorsque la parole n'a pas été entendue, lorsque la justice a tardé, lorsque les silences coupables se sont installés, c'est le Nom même de Dieu qui a été défiguré.

L'Église n'a pas été à la hauteur du drame que les victimes ont vécu. Ce soir, nous le disons sans détour, sans justification, sans défense et **nous demandons pardon.**

Dans l'Évangile selon saint Matthieu, Jésus place un enfant au milieu des disciples.

Un enfant au centre. Ce geste est révolutionnaire. À l'époque, l'enfant n'est rien socialement. Et Jésus dit : c'est lui le plus grand.

Et il ajoute cette parole terrible : « *Si quelqu'un scandalise un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attache au cou une meule de moulin...* »

Jésus ne minimise rien. Il ne relativise pas. Il ne cherche pas d'excuse.

Le scandale commis contre un petit est, pour lui, d'une gravité extrême.

Alors comment ne pas trembler en entendant ces paroles ?

Comment ne pas reconnaître que nous avons laissé le scandale se produire ?

Comment ne pas reconnaître que l'institution a parfois davantage protégé son image que les enfants eux-mêmes ?

Ce soir, devant Dieu et devant vous, victimes de ces violences, nous confessons cette faute collective. Non pour nous accabler stérilement. Mais parce que la vérité est la première forme de justice.

Le psaume 140 est un cri : « *Seigneur, je t'appelle, accours vers moi.* »

Ce psaume, ce soir, c'est peut-être le vôtre.

Un cri étouffé pendant des années.

Un cri que personne n'a voulu entendre.

Un cri qui a parfois rencontré l'incrédulité, le soupçon, ou le silence.

Dieu, lui, n'a jamais cessé d'entendre.
Même lorsque l'Église n'a pas su écouter, même lorsque des responsables ont failli, même lorsque la justice humaine a tardé,

Dieu, lui, était là. Dans vos nuits. Dans vos colères. Dans vos blessures. Il était là, non pas comme celui qui explique, mais comme celui qui souffre avec. La croix du Christ nous le dit : Dieu ne regarde pas la souffrance de loin. Il la porte.

Ézéchiél annonce une promesse : *« Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. »*

Nous pourrions entendre cette parole comme une consolation facile. Ce ne serait pas juste.

Un cœur nouveau n'efface pas les cicatrices. Un esprit nouveau ne supprime pas les souvenirs. La reconstruction est un chemin long, fragile, souvent douloureux.

Mais ceux qui ont commis ce crime atroce, n'ont pas volé votre valeur aux yeux de Dieu.

Et à nous, Église, cette promesse s'adresse aussi.

Dieu nous appelle à un cœur nouveau : un cœur humble, un cœur vigilant, un cœur transparent, un cœur qui protège avant tout les plus vulnérables.

La conversion n'est pas une option. Elle est une exigence évangélique.

Ce soir, oui, **nous demandons pardon.**

Mais nous savons que le pardon ne se décrète pas. Il ne s'impose pas.

Le pardon appartient aux victimes. Il est un chemin intérieur, libre, parfois impossible humainement.

Notre demande de pardon ne vise pas à alléger notre conscience. Elle vise à reconnaître notre faute.

Au pied de la croix, il y avait une mère, Marie, mère de Jésus. Elle n'a pas expliqué la souffrance de son Fils. Elle ne l'a pas justifiée. Elle l'a portée dans son cœur transpercé. Ce soir, nous lui confions toutes les victimes.

Celles qui sont ici.

Celles qui n'ont jamais pu parler.

Celles qui se sont éloignées.

Celles qui ne peuvent plus croire.

Marie, Mère de l'Église blessée, apprends-nous l'humilité. Apprends-nous la vérité. Apprends-nous le respect des plus petits.

Et que Dieu, qui promet un cœur nouveau, fasse de nous une Église plus pauvre, plus vigilante, plus fraternelle, et réellement sûre pour ses enfants. Amen.

Et nous le redisons avec lucidité : tout ce que nous ferons — commissions, dispositifs d'écoute, indemnisations, réformes — ne sera jamais à la hauteur de ce que vous avez perdu.

Mais nous nous engageons. Nous nous engageons à écouter.

À accompagner.

À réparer autant qu'il est humainement possible.

À prévenir sans relâche.

À former autrement.

À exercer l'autorité comme un service et non comme un pouvoir et une emprise.

Nous voulons être une Église sûre pour les enfants. Une Église où la parole est entendue. Une Église qui ne détourne plus le regard

Cette crise nous a dépouillés. Elle a mis à nu nos incohérences. Elle a révélé nos aveuglements.

Mais peut-être est-ce aussi un temps de purification. Non pas une purification théorique mais une purification douloureuse.

Une Église qui accepte de reconnaître ses fautes devient plus évangélique, plus pauvre, plus proche des crucifiés de l'histoire.

Et parmi ces crucifiés, il y a vous. Vous n'êtes pas en marge de l'Église. Vous êtes au cœur. Comme l'enfant que Jésus place au milieu.

Se relever ne signifie pas oublier.

Se relever ne signifie pas minimiser.

Se relever signifie : ne pas laisser le mal avoir le dernier mot.

Le mal est réel. Il a détruit des vies. Il a brisé des confiances. Mais il n'a pas le dernier mot.

Le dernier mot appartient à la résurrection. Non comme un slogan, mais comme une promesse fragile, patiente, qui se déploie parfois très lentement. Sachez que l'Église marche à vos côtés. Sans vous presser. Sans vous enfermer dans un discours spirituel. Simplement avec respect.